FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Memoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

[Suite du XIe Chap.]

Le principal se jeta au devant entre les écoliers et les envahisseurs, et, avec une force de persuasion que ses gestes, ses paroles et son regard rendaient irrésistible, il parvint à les faire reculer.

—Oh! mes amis! mes amis! criait-il, respectez ces enfants!

—Si nous les respections! dit un garde-française; je crois bien ce sont de jolis gaillards! tout à l'exercice comme des anges!

—Mes amis! mes amis! Ces enfants sont un dépôt que leur parents m'ont confié; je répondrais d'eux, leurs parents comptent sur moi; je leur dois ma vie!

Des mines, Alexis du bord de la rue, c'est-à-dire des derniers rangs de la foule, recevaient mal cette argumentation dominatrice.

Billot criait qu'il a son fils, et s'opposait aux gardes françaises, à la foule, aux écoliers eux-mêmes:

—Il a raison, C'est un dépôt sacré; que les hommes se battent, que les bourgeois se battent entre eux, mille dieux, mais que les enfants vivent; il faut de la semence pour l'avenir.

Un murmure mi-roborant accueillit ces mots.

—Qui est ce qui tient un enfant, cria Billot; je coup sur ce n'est pas un père. Moi qui veux parler, j'ai eu hier deux hommes tués dans mes bras; voici encore le sang qui m'a coulé sur moi. Voyez!

Il se montra sa veste et un mouvement d'enthousiasme, avec un mouvement de grandeur qui electrisa l'assemblée.

—Hier, continua Billot, je me suis battu au Palais-Royal et aux Tuileries; et cet enfant, je ne l'ai battu, mais cet enfant n'a pas été mère; d'ailleurs, c'est presque un homme.

Et il montrait Pitou qui grandissait.

—A propos de ces, continua Billot, je me battrai encore, mais que nul ne vienne dire que les Français sont aussi forts contre les soldats étrangers, et que nous, qui, elle ne saurait leur aide.

—Oui! oui! cria-t-on de tous côtés des voix de femmes et de soldats. Il a raison. Laissez-le rentrer; rentrez; ne rentrez.

—Oh! mes! mes! murmura le principal en essayant de saisir les mains de Billot à travers la grille.

—Et surtout, entre nous, gardez bien Sébastien, dit-celui-ci;

—Mon neveu, garde! Eh bien, moi je dis qu'on ne me gardera pas, s'écria le jeune homme, livide de colère et se débattant aux mains des garçons de service qui l'emportaient.

—Laissez-le donc rentrer, dit Billot, je me charge de le calmer.

La foule s'écarta. Le fermier tira derrière lui Ange Pitou et pénétra dans la cour du collège.

Déjà trois ou quatre gardes-françaises et une dizaine de factionnaires gardaient les portes et Pitou avait à peine sortie aux jeunes insurgés.

Billot serra sa main droite à Sébastien, et, prenant dans ses grosses mains calleuses les mains blanches et fines de l'enfant:

—Sébastien, dit-il, me reconnaissez-vous?—Non.

—Je suis le père Billot, fermier de votre père.

—Je vous connais, monsieur.

—Et ce garçon-là, dit Billot en montrant son compagnon, le connais-tu?

—Ange Pitou? dit l'enfant.

—Oui, Sébastien, oui, mes, moi.

Et Pitou se jeta, en pleurant de joie, au cou de son frère de lait et de son camarade d'études.

—Eh bien! dit l'enfant sans se décider, après?

—Après!.... Si tout t'a pris ton père, je te le rendrai, moi, entends-tu bien

—Vous?

—Oui, moi! moi! et tous ceux qui sont là avec moi. Que Diable! nous avons eu hier affaire aux Autrichens, et nous avons vu leurs gibernes.

—A propos même que j'en ai une, dit Pitou.

—N'est-ce pas, que nous délivrerons son père? dit Billot s'adressant à la foule.

Oui! oui! mugit la foule; nous le délivrerons.

Sébastien secoua la tête.

—Mon père est à la Bastille, dit-il avec mélancolie.

—Eh bien! cria Billot.

—Eh bien, on ne prend pas la Bastille, répondit l'enfant.

—Je voulais aller sur la place; on s'y battra; mon père m'eût peut-être aperçu par les barreaux d'une fenêtre.

—Impossible.

—Impossible! et pourquoi pas? Moi, un jour en me promenant avec le collège, j'ai vu la tête d'un prisonnier. Si j'avais vu mon père comme j'ai vu ce prisonnier, je l'eusse reconnu, et je lui eusse crié:—Sois tranquille, bon père, je t'aime!

—Et si les soldats de la Bastille l'eussent tué?

—Eh bien! ils m'eussent tue sous les yeux de mon père.

—Mort de tous les diables! tu es un méchant garçon, Sébastien, t'aller faire tuer sous l'œil de ton père! se faire mourir de douleur dans sa cage, lui qui n'a que toi au monde, lui qui t'aime tant. Décidément, tu es un mauvais cœur, Gilbert.

Et le fermier repousa l'enfant.

—Oui, oui, un mauvais cœur! hurla Pitou, fondant en larmes.

Sébastien ne répondit pas.

Et tandis qu'il rêvait dans un sombre silence, Billot admirait cette noble figure blanche et incarnat, l'œil de feu, la bouche ironique et fine, le nez d'aigle et le menton vigoureux, qui décelait à la fois noblesse d'âme et noblesse de sang.

—Tu dis que ton père est à la Bastille? dit enfin le fermier.—Oui.

—Et pourquoi?

—Parceque mon père est un ami de Lafayette et de Washington; parceque mon père a combattu avec l'épée pour l'indépendance de l'Amérique, et avec la plume pour celle de la France; parce que mon père est connu dans les Deux-Mondes pour haïr la tyrannie; parce qu'il a maudit la Bastille où souffrent les autres.... Alors on l'y a mis.

—Quand cela?—Il y a six jours.

—Et où l'a-t-on arrêté?—Au Havre, où il venait de débarquer.

—Comment sais-tu cela?—J'ai reçu une lettre de lui.

—Datée du Havre?—Oui.

—Et c'est au Havre même qu'on l'a arrêté!

—C'est à Lillebonne.

—Voyons, enfant, ne me boude pas, et donne-moi tous les détails que tu sais. Je te jure que je laisserai mes os sur la place de la Bastille, ou que tu reverras ton père.

Sébastien regarda le fermier; et, voyant qu'il paraissait parler du fond du cœur, il s'adoucit.

—Eh bien! dit-il, à Lillebonne, il a eu le temps d'écrire au crayon ces mots sur un livre:

"Sébastien, on m'arrête et l'on me conduit à la Bastille.

"Patience. Espère, et travaille.

"Lillebonne, 7 juillet 1789.

"P. S. On m'arrête pour la liberté.

"J'ai un fils au collège Louis le Grand, à Paris. Celui qui trouvera ce livre est prié, au nom de l'humanité, de faire passer ce livre à mon fils; il se nomme Sébastien Gilbert."

—Et ce livre? demanda Billot, haletant d'émotion.

—Ce livre, il y mit une pièce d'or, le lia avec un cordon et le jeta par la fenêtre.

—Et?....

Et le curé de la ville le trouva. Il choisit parmi les personnes un vigoureux jeune homme à qui il dit:

"Laisse douze francs à la famille, qui n'a pas de pain, et, avec les douze autres, va porter ce livre à Paris, à un pauvre enfant dont on vient de prendre le père, parce qu'il aime trop le peuple.

—Le jeune homme est arrivé hier soir à midi; il m'a remis le livre de mon père: voilà comment je sais que mon père a été arrêté.

—Allons! allons! dit Billot, voilà qui me raccommode un peu avec les curés. Malheureusement, ils ne sont pas tous comme celui-là; et ce brave jeune homme, où est-il?

—Il est reparti hier soir; il espère rapporter cinq livres à sa famille sur les douze livres qu'il a emportées.

—Beau! beau! fit Billot en pleurant de joie. Oh! le peuple! il a du bon, va Gilbert.

—Maintenant, voilà que vous savez tout.—Oui.

—Vous m'avez promis, et je parlais, de me rendre mon père. J'ai parlé, songez à votre promesse.

—Je t'ai dit que je le sauverais, ou que je me ferais tuer.

—Maintenant, montre-moi le livre, dit Billot.

—Le voici, dit l'enfant, en tirant de sa poche un volume du *Contrat social*.

—Et où est l'écriture de ton père?

—Tenez, dit l'enfant, en lui montrant l'écriture du docteur.

Le fermier baisa les caractères.

—A présent, dit-il, sois calme. Je vais aller chercher ton père à la Bastille.

—Malheureux! dit le principal en prenant les mains de Billot, comment arriverez-vous à un prisonnier d'Etat?

—En prenant la Bastille, mille démons!

Quelques gardes-françaises se mirent à rire. Au bout d'un instant, la risée était devenue générale.

—Mais, cria Billot, en promenant autour de lui un regard étincelant de colère, qu'est-ce que c'est donc que la Bastille, s'il vous plaît?

—Des pierres, dit un soldat.

—Du fer, dit un autre.

—Et du feu, dit un troisième. Prenez garde, mon brave homme, on s'y brûle.

—Oui! oui! l'on s'y brûle, répéta la foule avec terreur.

—Ah! Parisiens, hurla le fermier; ah! vous avez des pioches et vous craignez les pierres; ah! vous avez du plomb et vous craignez le fer; ah! vous avez de la poudre et vous craignez le feu. Parisiens, poltrons; parisiens lâches; parisiens machines à esclavage. Mille démons! Que cet homme de cœur qui veut venir avec moi et Pitou prendre la Bastille du roi. Je m'appelle Billot, fermier dans l'Ile-de-France. En avant!

Billot venait de s'élever au sublime de l'audace.

La foule frémissante et enflammée frémissait autour de lui en criant:—A la Bastille! à la Bastille!

Sébastien voulut se cramponner à Billot, mais celui-ci le repousa doucement.

—Enfant, demanda-t-il, quel est le dernier mot de ton père?

—Partez, répondit Sébastien.

—Donc, travaillons; nous, nous allons *travailler* là bas. Seulement, notre travail à nous s'appelle détruire et tuer.

Le jeune homme ne répondit pas au mot; il cacha son visage dans ses mains, sans même verser une larme, de crainte d'Ange Pitou qui l'embrassait, et tombe dans des convulsions si violentes, qu'on fut forcé de l'emporter à l'infirmerie du collège.

—A la Bastille! criait Billot.

—A la Bastille! criait Pitou.

—A la Bastille! répétait la foule.

Et l'on s'achemina vers la Bastille.

XIII.

Le roi est si bon, la reine est si bonne.

Maintenant, que nos lecteurs nous permettent de les mettre au courant des principaux événemens politiques qui s'étaient passés depuis l'époque où, dans notre dernière publication, nous avons abandonné la cour de France.

Ceux qui connaissent l'histoire de cette époque, ou ceux que l'histoire pure et simple effrayera, peuvent passer ce chapitre, le chapitre suivant s'emboîtant juste avec celui qui précède, et celui que nous hasardons ici n'étant qu'à l'usage des esprits exigeans qui veulent se rendre compte de tout.

Depuis un an ou deux, quelque chose d'inouï, d'inconnu, quelque chose du passé et allant vers l'avenir, grondait dans l'air.

C'était la Révolution.

Voltaire s'était soulevé un instant dans son agonie, et, accoudé sur son lit de mort, il avait voulu lire, jusque dans la nuit où il s'endormait, cette fulgurante aurore.

C'est que la Révolution, comme le Christ, dont elle était la pensée, devait juger les vivans et les morts.

Lorsque Anne d'Autriche arriva à la régence, dit le cardinal de Retz, il n'y eut qu'un mot dans toutes les bouches: *La reine est si bonne!*

Un jour, le médecin de Mme de Pompadour, Quesnoy, qui logeait chez elle, voit entrer Louis XV: un sentiment, en dehors du respect le trouble à ce point qu'il tremble et pâlit.

—Qu'avez-vous? lui demande Mme de Hausset.

—J'ai, répond Quesnoy, qu'à chaque fois que je vois le roi, je me dis: Voilà cependant un homme qui peut me faire couper la tête!

—Oh! il n'y a pas de danger, répond madame du Hausset: *le roi est si bon!*

C'est avec ces deux phrases:

Le roi est si bon!

La reine est si bonne! qu'on a fait la révolution française.

Quand Louis XV mourut, la France respira. On était débarrassé en même temps que du roi, des Pompadour, des Dubarry, de Parc-aux-Cerfs.

Les plaisirs de Louis XV coûtaient cher à la nation, ils coûtaient seuls plus de trois millions par an.

Heureusement, on avait un roi jeune, moral, philantrope, presque philosophe.

Un roi qui, comme l'Emile de Jean-Jacques, avait appris un état, ou plutôt trois états.

Il était serrurier, horloger, mécanicien.

Aussi, effrayé de l'abîme sur lequel il se penche, le roi commence-t-il par refuser toutes les faveurs qu'on lui demande. Les courtisans frémissent. Heureusement une chose les rassure: c'est que ce n'est pas lui qui refuse, c'est Turgot; c'est que la reine n'est peut-être pas reine encore, et par conséquent ne peut avoir ce soir l'influence qu'elle aura demain.

Enfin, vers 1777, elle acquiert cette influence tant attendue: la reine devient mère; le fils, qui était déjà si bon roi, sitôt époux, va pouvoir être bon père.

Comment rien refuser maintenant à celle qui a donné un héritier à la couronne?

Et puis, ce n'est pas le tout: le roi est encore bon frère; on connaît l'anecdote de Beaumarchais sacrifié au comte de Provence; et encore le roi n'aime-t-il pas le comte de Provence qui est un pédant.

Mais, en revanche, il aime fort M. le comte d'Artois, c'est un type d'esprit, d'élégance et de noblesse française.

Il l'aime tant, que s'il refuse parfois à la reine ce que la reine demande, le comte d'Artois n'a qu'à se joindre à la reine, et le roi n'a plus la force de refuser.

Aussi est-ce le règne des hommes aimables. M. de Calonne un des hommes les plus aimables du monde; cet contrôleur général: c'est lui qui dit à la reine:

"Madame, si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, c'est ce fera."

A partir du jour où cette charmante réponse circula dans les salons de Paris et de Versailles, la lèvre rouge, que l'on croyait fermé, s'est rouvert.

La reine achète Saint-Cloud.

Le roi achète Rambouillet.

Ce n'est plus le roi qui a des favorites, c'est la reine: Mmes Diane et Julie de Polignac coûtent aussi cher à la France que la Pompadour et la Dubarry.

Les reines est si bonne.

On propose une économie sur les gros traitemens. Quelques-uns en prennent leur parti. Mais un familier du château refuse obstinément de se laisser réduire; c'est M. de Coigny. Il rencontre le roi dans un corridor, lui fait une scène entre deux portes. Le roi se sauve, et dit en riant le soir:

—En vérité, je crois que si je n'eusse pas cédé, Coigny m'eût battu.

Le roi est si bon.

Puis, les dettes du royaume tiennent parfois à bien peu de chose, à l'épaisseur d'un page, par exemple.

Louis XV meurt; qui succédera à M. d'Aiguillon?

Le roi Louis XVI est pour Maupeou. Maupeou, c'est un des ministres qui ont soutenu le trône déjà chancelant. Mesdames, c'est à dire les tantes du roi, sont pour M. de Maurepas, qui est spirituel et qui fait de si jolies chansons. Il on a fait a Pontchartrain trois volumes, qu'il appelle ses Mémoires.

Tout ceci est une affaire de sleeple-chase. Qui arrivera le premier, du roi et de la reine à Arnouville, ou de Mesdames à Pontchartrain?

Le roi a le pouvoir entre les mains, les chances sont donc pour lui.

Il se hâte d'écrire:

"Partez à l'instant même pour Paris. Je vous attends."

Il glisse la dépêche dans une enveloppe, et sur l'enveloppe il écrit:

"Monsieur le comte de Maupeou, à Arnouville."

Un page de la grande écurie est appelé, on lui remet le pli royal; on lui ordonne de partir à franc étrier.

Maintenant que le page est parti, le roi peut recevoir Mesdames.

Mesdames, les mêmes que leur père appelait, comme on l'a vu dans *Balsamo*, Loeque, Chiffe et Graille, trois noms éminemment aristocratiques, Mesdames attendent à la porte opposée à celle par laquelle le page est parti,—quelle page soit sorti.

Une fois le page sorti, Mesdames peuvent entrer.

Elles entrent, supplient le roi en faveur de M. de Maurepas,—tout cela est une question de temps,—le roi ne veut pas refuser Mesdames,—*le roi est si bon!*

Il accordera quand le page sera assez loin,—pour qu'on ne le rattrape pas le page.

Il lutte contre Mesdames, les yeux sur la pendule,—une demi-heure lui suffit,—la pendule ne le trompera pas ici, c'est la pendule qu'il règle lui-même.

A bout de vingt minutes, il cède.

—Qu'on rattrape le page, dit-il, et tout sera dit!

Mesdames s'élancent; on montera à cheval, on enverra un courrier, deux chevaux, dix chevaux, mais on rattrapera le page.

—C'est inutile, et l'on ne crèvera rien du tout.

En descendant, le page a accroché une marche et cassé son éperon.

Le moyen d'aller venire à terre avec un seul éperon.

D'ailleurs, le chevalier d'Abzac est chef de la grande écurie, et il ne laissera pas monter un courrier à cheval, lui qui passe pour un des cavaliers—et ce courrier devait partir d'une manière qui ne fit pas bouger à l'écurie royale.

Le page ne partira donc qu'avec les deux éperons.

Il en résulte qu'au lieu de rattraper le page sur la route d'Arnouville—courant à franc étrier,—on le rattrapera dans la cour du château.

Il était en selle et prêt à partir dans une tenue irréprochable.

On lui reprend le pli, on lui ôte le texte qui était aussi bon pour l'un que pour l'autre. Seulement, au lieu d'écrire sur l'adresse: A M. de Machault, à Arnouville, Mesdames écrivent à M. le comte de Maurepas, à Pont-Chartrain.

L'honneur de l'écurie royale est sauvé, mais la monarchie est perdue.

Avec Maurepas et Calonne, tout va à merveille, l'on chasse, l'on pêche; puis après les courtisans, il y a encore les fermiers généraux, qui font bien aussi leur office.

Louis XIV commença son règne par faire pendre deux fermiers généraux sur l'avis de Colbert; après quoi il prend Lavallière pour maîtresse et fait bâtir Versailles. Lavallière ne lui coûtait rien.

Mais Versailles, on l'a vu, on l'a logé, lui coûtait cher.

Puis en 1685, nous prétexte qu'un tas de protestans, on chasse un million d'hommes industrieux de la France.

Aussi, en 1707, nous le grand roi encore, Boisguibert dit-il en parlant de 1698:

Ceux allant encore dans ce temps-là, dans ce temps-là, il y avait encore de l'huile dans la lampe. Aujourd'hui tout a pris fin faute de matière.

Que dira-t-on quatre vingts ans après, mon Dieu, quand les Dubarry, les Polignac auront passé sur tout cela. Après avoir fait suer le peuple, on lui fera saigner le sang. Voilà tout.

Et tout cela avec des formes si charmantes.

Autrefois les traitans étaient durs, brutaux et froids comme les portes de prisons dans lesquelles ils jetaient leurs victimes.

Aujourd'hui sont des philanthropes d'une main ils dépouillent le peuple, c'est vrai, mais de l'autre ils lui bâtissent des hôpitaux.

Un de mes amis, grand financier, m'assure que sur cent vingt millions que rapportait la gabelle, les traitans en gardaient soixante et douze pour eux.

Aussi, dans une réunion où l'on demandait les états des dépenses, un conseiller jouant sur le mot, dit-il:

"Ce ne sont pas les états particuliers qu'il faudrait, ce sont les États-Généraux."

L'étincelle tombe sur la poudre, la poudre s'enflamme et fait un incendie.

Chacun répéta le mot du conseiller et les États-Généraux furent bientôt la grande crie.

La cour hâta l'ouverture des États-Généraux au lundi [illegible]

Le 24 août 1789, M. de Brienne se retira. C'en était [illegible] avait assez lestement mené les finances.

Mais en se retirant, du moins, donnait-il au moins le droit de rappeler Necker.

Necker rentra au ministère, et l'on respira de co[illegible]

Reçu par le navire DEVONSHIRE, du Havre, une facture de médicaments connus, que la manufacture recommande aux médecins, à la clientèle et au public en général.

Le détail de ces médicaments étant très compliqué, il se contente d'en désigner les principaux et les plus usités.

Sirop de rhubarbe supérieur, de J. L. Guyot, Patriote, exquis dans le vieillissement, noir vomitif et calmant.

Huile de foie de morue préparée par CHAUMIER.

Autre huile de foie de morue, dite suisse, en rouleaux.

Rhubarbe et vermifuge de Lacoy.

Sirop de quinquina de Regnault, de mou de veau, et de Nafé d'Arabie.

Odontalgique, extrait de ratanhia.

Autres pour l'alimentation, de la maison Darbo.

Pour inventeurs, dessins perfectionnement.

Pandectes, papier à cuvettes, extrait de valériane, à bon marché vite.

Produits chimiques purs, sans ce nous [illegible]

E. E. MOUGIN, Pharmacien, rue Dauphine et Dauphine.

Ouvert

J. DUCLOUX, Pharmacien, Rue de la Verrerie, No 7, au foire le marché du Vert, 3me arrondissement.

TIENT constamment un grand assortiment de médicaments frais et bien préparés.

Aussi—Medecines patentées, telles que Pâtes, Pilules, infusions pour guérir la fièvre intermittente, quel que soit son caractère.

Opiat Balsamique,

Remède souverain contre les maladies secrètes. Mixtures contre les diarrhées. 21 nov

Le sieur ALEXIS AINÉ, Pharmacien, successeur de P. A. Bayrana, exerçant à Bordeaux et Bonneville, fait savoir aux consommateurs qu'il a en stock du sirop de Cuisset et des eaux minérales artificielles.

Il en est constamment dans sa pharmacie, parfaitement conservé, par le moyen de bouchons spéciaux, qui ne laissent pas le gaz s'évaporer, et qui ne le laissent pas altérer, ce qui est le cas des bouchons ordinaires.

Les commandes pour la ville et la campagne seront exécutées avec soin. 1 Nov

REÇU de la Havane, par le brick Nancy, Pascal, les produits de la pharmacie du Mas, [illegible] de premier ordre.

Sirop de cuisset, [illegible]

Pâte de cuisset, [illegible]

Eau de Vichy, [illegible]

Pilules de [illegible] contre les vers, [illegible]

Et quelques autres articles.

[illegible] A. ROUVIERE.

MARCHANDISES DE PREMIER MIN.

RAPPELLE aux [illegible] de France et de l'Angleterre, [illegible] qu'il a reçu [illegible]

1 Ancres de [illegible]
6 [illegible]
1 [illegible]
1 [illegible] (chaînes)
1 [illegible]
1 [illegible] ancre [illegible]
2 [illegible]
1 [illegible] d'ancre
10 [illegible]
1 [illegible]
1 [illegible] d'ancre
1 [illegible]
1 [illegible]
1 [illegible] d'ancre
1 [illegible]
1 [illegible] d'ancre
1 [illegible]
1 [illegible] d'ancre